

ades. le fait que l'on puisse s'expliquer dans la même langue, rend l'atmosphère moins oppressante. (1)

Le Président a retrouvé cette sérénité dont il ne se départira plus. S'adressant à l'officier, il lui demande à brûle-pourpoint : « Et Stalingrad ? » Un silence, les nôtres se regardent inquiets. Après un temps, l'Allemand répond avec un hochement de tête : « Stalingrad, tantôt russe, tantôt allemand ». Sfez et Temmam respirent, mieux à l'aise.

..

Cependant, Rauf est parti depuis une demi-heure environ. Il est près de 11 heures. Arrive un camion bâché de l'armée; il monte sur le trottoir jusqu'à la porte de l'angle. C'est la voiture cellulaire qui vient prendre les rafés.

On les fait sortir brutalement du « dépôt », sans même les laisser emporter pardessus et chapeaux (2).

(1) Quelqu'un frappe à la porte d'entrée, à l'angle de la rue Abita. Le soldat lui ouvre, veut l'entraîner aussitôt. Par la porte de son bureau laissée légèrement entr'ouverte par Rauf, M. Borgel voit la scène. C'est Henri Bessis, la jeune fille postée en sentinelle, ne l'a pas vu, et il va être pris au piège. M. Borgel se lève, s'adresse à lui, fait mine de l'avoir chargé d'une commission et le renvoie par un mot en arabe. Le soldat, voyant l'officier qui ne proteste pas, le laisse sortir après une interrogation muette.

(2) Ayant maintenant le bonheur de pouvoir rappeler, au milieu de souvenirs douloureux, des à côtés moins tristes, nous désirons retracer pour le lecteur, la fin de la mésaventure de Gabriel (Gabison). Certain que ce dernier aura avec nous, un sourire, à la revoir aujourd'hui, dans la liberté retrouvée.

Gabriel avait cru pouvoir faire dans la pièce un court détour pour prendre son chapeau; un soldat le lui arrache et le jette à terre. Sans s'émouvoir, notre ami se baisse pour le ramasser; il reçoit un coup

La montée dans le camion s'effectue sous la surveillance de soldats allemands assistés d'un agent de police français qui paraît mal à l'aise dans le rôle qu'on lui a assigné.

Tout le monde s'entasse. Le camion part jusqu'à l'Alliance Israélite, rue Malta-Srira, où s'opérera plus tard le triage des rafés.

Elie Nataf, en montant dans la voiture cellulaire, se rappelant la scène de l'interprète, deux heures auparavant, pensera : « Trenner m'a maudit ».

..

Rue Marceschau, seuls demeurent, toujours gardés à vue. M. Borgel, le D^r Sfez et Roger Temmam; ils attendent ainsi dans l'incertitude et l'anxiété jusqu'à 2 heures et quart (1).

A ce moment, un officier arrive et leur rend la liberté.

Temmam est resté au bureau, assurant une permanence.

Le Major Hoth arrive peu après, dans une petite camionnette, accompagné de 2 portefaix; ils vont droit à la petite pièce du fond où sont enfermés les tapis. Hoth interroge en allemand, Temmam accouru. Ce dernier croit comprendre qu'il demande si les tapis sont à M. Borgel; il opine. Le Major, satisfait de la réponse, fait enlever les balots. Temmam essaie de protester, faisant le geste de de-

de pied qui l'empêche de le saisir. Il renonce enfin et suit le groupe qui va monter en camion. Le camion est haut et Gabison est corpulent; il n'arrive pas à monter tout seul. Le soldat qui le persécutait, croit l'encourager avec de nouveaux coups de pied. Tout cela ne facilite pas la tâche de Gabriel qui n'en peut mais. Enfin, on le hisse. Toujours philosophe, il fait cependant une réflexion : « Je suis monté grâce à Dieu, mais que sera la descente ? » Il descendra aussi, « grâce à Dieu », et aux encouragements frappants qu'il recevra du soldat toujours attentif.

(1) D'après des renseignements non contrôlés, c'est une intervention consulaire qui aurait évité l'exécution annoncée par Rauf.

mander un papier, un reçu, un bon de réquisition. L'autre, pour toute réponse, continue à parcourir les pièces et fait également enlever les machines à écrire qui se trouvaient à en grand nombre pour l'établissement des listes de recensement (1).

Il sort enfin, avec la même morgue, sans daigner ouvrir la bouche; Temmam rongea son frein, et les portefaix trouvaient là matière à sourire.

..

Cependant, à l'Alliance...

Dès le matin, on y préparait les opérations d'inscription des travailleurs. Les instituteurs de l'École s'étaient obligeamment mis à notre disposition à cet effet. On y avait également entreposé l'équipement, pelles, pioches, outillages divers, que Gaston Bellaïche avait réussi à grand'peine

(1) Par la suite, M Borgel essaya bien de faire régulariser par un bon de réquisition cet acte de pillage cynique. Il n'obtint rien et s'attira cette réponse : « Le fait d'avoir chez soi des tapis enroulés est une preuve qu'on veut les dissimuler à l'autorité allemande. C'est un acte de sabotage. »

Le même major Hoth, qui avait pour les Juifs une haine morbide et imbécile — à l'instar de son Führer hystérique, il leur déniait en quelque sorte la qualité d'homme, les classant en dehors de l'ordre nature; le Juif était, à son avis, une matière dépourvue de conscience, de raison et même de sens — eut maille à partir avec divers fournisseurs juifs forcés d'exécuter pour lui certains travaux. Pour un motif futile — une livraison de pantalons trop larges — il fit incarcérer à la Prison Militaire, un marchand de tissus, M. Victor Baranes; il se rendit ensuite au dépôt de ce dernier et s'y comporta en vandaïe, taillant à son gré dans les coupes de draperies qu'il trouvait inutilisables, enlevant également divers meubles, qu'il trouva à son goût.

à se procurer (1); on commençait à y apporter un embryon d'approvisionnement.

Vers 10 heures, les Allemands occupent l'Alliance, arrêtant tous ceux qui s'y trouvaient pour les besoins des services, tous ceux qui y entraient, ignorant la réception qui leur serait faite.

C'est là qu'ils déposent les rafles de la rue Marceschau, auxquels viendront s'ajouter certains autres de la Synagogue.

[Les hommes sont rangés dans la cour, sur les côtés, et ils attendent. Les femmes et les jeunes filles sont enfermées dans une classe.]

[Sur ces entrefaites, arrive Paul Ghez, qui s'était rendu avec le D^r Moatti à la Sécurité Générale; tous deux avaient demandé un service d'ordre en vue de canaliser vers le casernement de l'Alliance les jeunes gens appelés par voie d'affiches.]

Ghez venait se rendre compte de la marche des inscriptions. Il est surpris du spectacle qui s'offre à sa vue, essaye de s'expliquer avec un officier de grande taille, le visage balafre — exploit d'université sans doute —. L'autre le rabroue et lui ordonne de se joindre au groupe de ceux qui iront au travail.

Les officiers ont en effet divisé la masse des rafles : ceux qui ont plus de 50 ans iront en prison grossir le nombre des otages, les autres prendront la pelle et la pioche.

(1) Gaston Bellaïche, qui rendit en cette occasion les plus grands services, fit partie de la première équipe d'hommes de bonne volonté que l'on vit dès le début de décembre.

Après quelques minutes, Ghez, à qui pèse cette inaction forcée, revient à la charge auprès du « Balafre » ; il est renvoyé brutalement.

Parmi les nôtres, Elie Nataf et le D^r Hayat ont vu la scène; ils se souviennent que l'un des officiers à la rue Carleschou parlait français et paraissait assez accessible. Ils pensent que Ghez, en liberté, ne manquera pas de rendre ses services à la Communauté. Justement, cet officier vient passer près d'eux. Le D^r Hayat lui parle, lui explique que le M^e Ghez a déjà accompagné le Président chez le Colonel Rauf, qu'il est attendu au Comité. L'officier appelle « Paul Ghez » et lui rend la liberté.

..

D'autres rafles arrivent, qui vont rejoindre les premiers; ils ont été appréhendés sans avoir pu prévenir leurs familles, au hasard dans la rue; beaucoup sont assez âgés. Cependant la cour se remplit: les jeunes gens des classes populaires, comprenant, réalisant la gravité de la menace pesant sur toute une population, n'ont pas hésité. Ils viennent aussitôt, avec courage, presque avec bonne humeur; pourtant ils ont laissé à la maison, mères, épouses, fiancées, enfants en larmes, mais ils se sont raidis, ne voulant pas montrer aux Boches des visages abattus ou apeurés. Soyez-en remerciés, vous tous, amis inconnus, juifs, nos frères. C'est votre solidarité, votre union dans le malheur qui a permis de surmonter le danger mortel qui nous menaçait dans nos chairs, dans nos affections, dans nos foyers! Ne l'oublions jamais!]

..

Les bureaux d'inscriptions s'organisent. Elie Nataf, René Solal, des instituteurs âgés inscrivent les noms des recrues.

Henry Sfez, qui a déjà réussi à vaincre la raideur des officiers par un garde-à-vous impeccable, par la rapidité avec laquelle il parvient à découvrir et rapporter tout ce qu'ils demandent, clous, marteaux, etc..., Henry Sfez est, du côté juif, le général en chef qui dirige toutes les opérations.

Dans son « ciret » noir, coiffé d'un béret basque, il va, vient, court, vole, donne un ordre ici, interpelle celui-là, joint les talons pour répondre à l'officier, se dépense, se dévoue sans s'impatienter, sans s'énerver, avec un sourire timide au coin des lèvres.

Du Stalag, où il est demeuré quelque temps prisonnier, après Dunkerque, il a rapporté quelques mots d'allemand. Ce petit bagage et une mimique pittoresque, lui servent à se faire comprendre; il arrive ainsi à obtenir, avec ses façons respectueuses et familières tour à tour, ce que personne n'obtient.

Avec une équipe de camarades (1), il fait dans cette journée de la bonne besogne, sans chercher à plastronner ou à se faire valoir. Il viendra simplement, dans la soirée, rendre compte de l'exécution des consignes reçues et demander de nouvelles instructions.

(1) Albert Cohen « Mouton », futur chef des Transports, Marzouk, Coscas.

Gug. Veroli, de son côté, dévoué, infatigable, réussit avec Raphaël Maarek, Albert Brami et quelques autres, à réunir des conserves, du pain; on donne à chacun sa portion, au moment du départ, 2 jours de vivres.

..

Il en part ainsi, dans la seule journée du 9, 1.700 environ, en y comprenant quelques centaines de rafés. Parmi ces derniers, des tout jeunes, des enfants de 15 ans, des vieux, des malades. Le service médical, embryonnaire alors, n'a pas été autorisé à les sélectionner comme il l'a fait pour les classes appelées. Pour celles-ci, les médecins, Saragosti et quelques autres, sous la surveillance de majors allemands, ont fait de leur mieux, mais il était réellement difficile de constituer aussi rapidement un Conseil de révision parfait, et d'examiner à fond, en quelques heures, un aussi grand nombre de recrues.

Ce sera la même affluence le lendemain (1); ils se présenteront tous avec crânerie. Ils s'en iront vers... l'inconnu avec des chants hébreux, épanchant leur âme dans le rythme lent des vieux airs qui bercèrent leur enfance.

(1) En quelques jours, près de 4.000 travailleurs juifs avaient rejoint les chantiers situés dans diverses régions de la Tunisie occupée.

Il fallut appeler, par la suite, 3 nouvelles classes de 1912 à 1914 avant la fin décembre 1942, 1911 au début de février, 1910 et 1909 dans la 2^{me} quinzaine de mars, et enfin 9 classes de 1908 à 1900 pour l'incorporation le 21 avril 1943.

Cependant, le nombre des travailleurs, à la suite de divers efforts et circonstances, se réduisit très sensiblement au lieu d'augmenter.

A la Prison Militaire, dès 4 heures, on entasse dans les cellules, par 15 et 20 à la fois, les rafés de plus de 50 ans, les jeunes filles arrêtées rue Marceschau, les otages (1). Ceux-ci ont été réunis à la Synagogue dans l'après-midi. La police, chargée par les Allemands des convocations, a fait beaucoup d'erreurs, parfois surprenantes. Par l'effet d'homonymies, elle a arrêté certains à la place d'autres du même nom; dans la même famille, 2, 3 frères ont été pris, à la suite de confusions regrettables. Aussi le problème des otages se pose-t-il dès le premier moment, avec encore plus d'acuité.

Pour obtenir la libération rapide des otages, pour essayer d'apporter dans l'odieuse injustice du travail forcé une justice relative, en répartissant l'effort sur ceux qui sont en état de le supporter, dégageant les rafés vieux, trop jeunes ou malades, pour améliorer le sort de ceux qui devront subir la loi de l'opresseur et éviter à la population sans protection, d'autres excès, la Communauté devra travailler, poursuivre contre vents et marées une mission qu'elle aura eu le mérite de mener jusqu'au bout, avec le minimum de dégâts.

(1) Il y avait parmi les otages désignés, des Israélites italiens. Ils furent renvoyés à leurs foyers sans être incarcérés, sur intervention de leurs autorités consulaires.

Les Italiens ne furent pas incorporés dans les camps de travailleurs. Vers la fin, un mois environ avant la délivrance, nos coreligionnaires italiens furent invités à constituer un recrutement autonome. Cette organisation eut à fournir un nombre réduit de jeunes gens, quelques dizaines, pour des travaux à Tunis ou sa banlieue.